

Elena Siminiciuc (Université de Fribourg, Suisse / Université Babeş-Bolyai, Roumanie)

Approches de l'ironie dans la rhétorique antique et moderne

1. L'ironie figure de mots ou figure de pensée?

L'objectif de ce travail consiste à porter un regard historique et critique sur le phénomène de l'ironie et à analyser la façon dont les rhétoriciens de l'antiquité et les rhétoriciens modernes l'ont envisagée. La perspective historique nous permettra d'avoir une vision d'ensemble sur l'ironie et, par cela, de mieux déceler les enjeux d'une conception figurative.

Il s'agira de bien cerner les différentes prises de position par les rhétoriciens de l'antiquité par rapport au phénomène de l'ironie. Cela nous permettra de conclure sur la pertinence d'une conception figurative de l'ironie dans une perspective pragmatique. Un premier regard dans les manuels de rhétorique antique consultés (*De l'orateur*, Livre II et III, *L'institution oratoire*, Livre VIII et IX, *Rhétorique à Herrenius*) nous a permis de saisir une différence dans la façon dont leurs auteurs respectifs (Cicéron, Quintilien, Cornificius) préfèrent appeler l'ironie.¹ Certains, comme Cicéron, ont recours au mot latin *dissimulationem*, d'autres, comme Quintilien, préfèrent l'appellation grecque *εἰρωνεία*, en invoquant comme argument en faveur de son choix le fait que le nom latin exprime trop imparfaitement les virtualités de cette figure dans son ensemble.

On retrouve dans les manuels de rhétorique antique cités ci-dessus deux grandes classes de figures: de mots, *uerborum exornationes*, et de pensée, *sententiarum exornationes*, l'ironie étant rangée autant dans la classe des figures de mots que dans la classe des figures de pensée. Nous avons donc été amenée à nous poser la question sur la distinction entre les deux classes de figures et les raisons qui auraient pu justifier le choix des rhétoriciens latins d'envisager l'ironie à la fois comme figure de mots et comme figure de pensée. Notons que les rhétoriciens du XVII et du XVIII siècles vont inclure l'ironie uniquement dans la classe des tropes (figures de mots) en essayant de trancher le débat de leurs prédécesseurs, alors que les pragmaticiens du XX et XXI siècles préféreront abandonner complètement la distinction figure de mots vs figure de pensée sans pour autant renoncer, du moins pour certains d'entre eux (Kerbrat-Orecchioni, Perrin, Berrendonner, Bonhomme, Forget) à une conception figurative de l'ironie.

¹ Nous mentionnons au passage que nous avons consulté les ouvrages édités dans la collection *Les Belles Lettres* et traduits du latin par Guy Achard pour la *Rhétorique à Herrenius*, par Jean Cousin pour *L'institution oratoire* et par Edmond Courbaud et Henri Bornecque pour *De l'orateur*.

2. La position des rhétoriciens de l'antiquité par rapport à l'ironie

Nous allons reprendre dans ce qui suit les définitions que chacun des trois rhétoriciens de l'antiquité mentionnés donne de l'ironie afin de mieux comprendre les critères qui sous-tendent la distinction entre l'ironie figure de mots et l'ironie figure de pensée.

2.1. La position de Cornificius

Dans une note de bas de page de la *Rhétorique à Herrenius* nous apprenons que la division des figures en figures de mots et figures de pensée apparaît pour la première fois dans ce texte, étant donc attribuée à Cornificius. Pourtant la difficulté à dater avec précision ce manuel de rhétorique qui aurait été écrit entre 86 et 83 av. J.-C. laisse planer des doutes sur l'identité du promoteur d'une telle distinction qui apparaît également chez Cicéron et Quintilien.

Donner de la beauté au style c'est orner le discours en le relevant par la variété. Ce caractère comporte les figures de mots et les figures de pensée. Il y a figure de mots quand un soin particulier est accordé seulement à l'expression. La figure de pensée, elle, a une beauté qui tient non pas aux mots, mais aux idées elles-mêmes.² (1989: 148-149)

Si le passage cité n'apporte pas beaucoup de lumière en ce qui concerne les critères ayant servi à l'établissement d'une classification des figures, il éclaire le lecteur sur la fonction esthétique dévolue à la figure de façon unanime par les rhétoriciens antiques selon lesquels la figure servait d'ornement non seulement aux mots, mais également aux idées.

La citation ne nous éclaire pas non plus sur le rapport qui s'établit entre les deux classes de figures, plus particulièrement sur la possibilité qu'une figure apparaisse autant dans une classe que dans l'autre. Pourtant les exemples de figures donnés nous autorisent à conclure qu'il y aurait deux types de figures: celles qui ne peuvent être rangées que dans une classe –soit la classe des figures de mots, soit la classe des figures de pensée– et celles qui peuvent être rangées autant dans une classe que dans l'autre. Pour les figures de mots, un des exemples donnés est l'anaphore «quand pour des idées analogues ou différentes, on commence des phrases consécutives par un même mot», un autre exemple, la reprise «qui consiste à répéter le dernier mot dans des phrases successives.» (1989: 149-150) Pour les figures de pensée, l'exemple donné est le franc-parler «quand devant des gens que nous devons respecter ou redouter, nous formulons un reproche mérité à leur endroit ou à celui des personnes qu'ils aiment, à propos de quelque erreur». (1989: 191)

Ex. (1) Vous vous étonnez, Quirites, que vos intérêts soient délaissés par tous? que personne ne prenne en main votre cause? que personne ne se déclare votre défenseur? Attribuez-en la responsabilité à vous-même, cessez de vous étonner. Pourquoi en effet tout le monde ne fuirait-il et n'éviterait-il une tâche si ingrate? Rappelez-vous ceux qui vous ont défendu. Mettez-vous devant les yeux leur

² «Dignitas est quae reddit ornatam orationem uarietate distinguens. Haec in uerborum et in sententiarum exortationes diuiditur. Verborum exornatio est quae ipsius sermonis insignita continetur perpolitio. Sententiarum exornatio est quae non in uerbis, sed in ipsis rebus quandam habet dignitatem.» (Cornificius 1989:148-149)

dévouement. Puis considérez leur fin à tous. Alors vous comprendrez, pour parler net, que c'est par votre négligence, que dis-je? par votre lâcheté, que tous ces hommes ont été tués sous vos yeux, alors que vos ennemis sont parvenus, grâce à vos propres suffrages, à un rang très élevé. (1989: 192)

Comme exemple de figure rangée autant dans une classe que dans l'autre, nous avons repéré l'opposition, appelée dans le texte d'origine *contrarium*.

La dernière figure de mots répertoriée par Cornificius dans la classe des figures de mots est la *permutatio* pour reprendre le terme latin. Cette figure se réalise par trois autres procédés parmi lesquels on retrouve l'opposition.

L'allégorie est une manière de parler où signifiant et signifié ne désignent pas les mêmes choses. Elle se divise en trois catégories: la comparaison, l'argument, l'opposition. [...] Pour l'opposition: si par exemple nous appelions «Enée» un impie qui aurait frappé son père et «Hippolyte» un libertin et un adultère. Voilà à peu près ce qu'il nous paraissait nécessaire de dire sur les figures de mots.³ (Idem: 188)

L'auteur n'explique pas en quoi consiste l'opposition, mais nous pouvons déjà anticiper sur le rôle essentiel que joue le savoir partagé du producteur et du récepteur de l'ironie dans le repérage de cette figure. Selon la définition de la figure de mots, on devrait pouvoir identifier un mot ou plusieurs mots sur lesquels agit l'opposition. Mais rien dans cette définition de la figure de mots ne permet de savoir comment l'interprète est amené à saisir l'opposition. Il ne fait aucun doute qu'il faudrait avoir lu l'*Enéide* de Virgile pour savoir qu'Enée, héros de la mythologie grecque, fuit la ville de Troie en emportant son père boiteux sur les épaules. A partir de l'actualisation de ce savoir, le lecteur est amené à déceler l'opposition et à donner à l'exemple l'interprétation suivante: «Enée un croyant qui aurait sauvé son père». Il reste à savoir ce que l'auteur entend par le procédé de l'*opposition*. Dans la rhétorique moderne et même dans la pragmatique, l'opposition telle que nous venons de la voir dans cet exemple sera identifiée au procédé de l'antiphrase. Retenons pour l'instant la difficulté à relever les critères précis sur lesquels repose la distinction figure de mots / figure de pensée.

L'*opposition* fait également partie de la classe des figures de pensée et l'auteur s'en servira pour illustrer encore une fois la distinction entre *uerborum exornationes* et *sententiarum exortationes*. Le mot latin *contrarium* revient dans la définition.

L'opposition rapproche des contraires. Elle fait partie des figures des mots, comme nous l'avons souligné plus haut. Exemple:

«Vous vous montrez conciliant avec vos adversaires, mais implacable avec vos amis».

Elle fait aussi partie des figures de pensée. Exemple:

«Vous vous désolez de ses ennuis, mais ce misérable se réjouit des malheurs de l'Etat; vous, vous désespérez de votre sort; lui seul, il a d'autant plus de confiance dans le sien».

Entre ces deux types d'oppositions voici la différence: le premier repose sur un rapide rapprochement de mots; dans le second on doit rapprocher des idées opposées que l'on compare.⁴ (1989: 207)

³ «Permutatio est oratio aliud uerbis aliud sententia demonstrans. Ea diuiditur in tres partes: similitudinem, argumentum, contrarium. [...] Ex contrario ducitur sic, ut si quis hominem prodigum et luxuriosum inludens parcum et diligentem appellet.» (1989: 188)

⁴ «Contentio est per quam contraria referentur. Ea est in uerborum exornationibus, ut ante docuimus, huiusmodi:

«Inimicis te placabilem, amicis inexorablem praebes.»

In sententiarum, huiusmodi:

Si la fonction esthétique est propre aux figures en général, quelle que soit leur nature, ce qui les distingue, selon Cornificius, serait le rayon d'action de cette figure qui se voit limitée tantôt à un rapprochement rapide de mots, tantôt à un rapprochement d'idées. Est-ce à dire que dans le cas des figures de mots l'opposition concerne un nombre réduit de mots présents dans l'énoncé et dans le cas des figures de pensée, l'énoncé entier est visé par l'opposition? Difficile à trancher le débat. Au vu des exemples donnés nous avons toujours de la peine à déceler une distinction entre les deux types de figures.

2.2. La position de Cicéron

Les figures de mots et celles de pensées sont presque innombrables, et je sais que vous ne l'ignorez pas. Mais, entre les figures de mots et celles de pensées, il y a cette différence, que les premières disparaissent, si l'on change les mots, et que les autres subsistent toujours, quels que soient les mots que l'on se décide à employer⁵. (Cicéron 1971: 83. Livre III)

Que ce soit de mots ou de pensée, la fonction de la figure est de jeter de l'éclat sur le discours. Parmi les exemples de figures de mots on retrouve chez Cicéron la métaphore et l'antiphrase, alors que la dissimulation est rangée dans la classe des figures de pensée.

Voilà la définition de l'ironie comme figure de pensée, telle qu'on la retrouve dans le livre III, *De l'orateur*:

Nous avons aussi la dissimulation, qui, mieux que les autres figures, rampe, si j'ose ainsi parler, jusque dans les cœurs; elle dit le contraire de ce qu'on veut faire entendre et elle est très agréable dans un discours, lorsqu'elle est traitée sur un ton, non pas oratoire, mais familier. (1971: 84)

Dans le livre II *De l'orateur*, la définition de l'ironie ayant recours au procédé de l'antiphrase ou de l'inversion de mots, selon les traductions consultées, *inuersione uerborum*, selon la version originale, est mise en perspective avec l'ironie figure de pensée ou *dissimulatio* dans le but d'illustrer la division des figures en deux classes.

Ex. (2) De l'antiphrase: Crassus plaidait devant le juge M. Perpenna en faveur d'Aculeo et contre Gratidianus, dont l'avocat L. Aelius Lamia était, comme vous le savez, d'une laideur remarquable. Celui-ci l'interrompant d'une manière fatigante: «Allons, dit Crassus, écoutons ce beau garçon.» Et tout le monde de rire. A quoi l'autre: «Je n'ai pas pu former les traits de mon visage; mais j'ai pu former mon esprit. – Écoutons donc ce beau parleur», répartit Crassus. Et les rires redoublèrent.⁶ (exemple emprunté à Cicéron)

«Vos huius incommodis lugetis, iste rei oblicae calamitate laetatur. Vos uestris fortunis diffiditis, iste solus suis eo magis confidit.»

Inter haec duo contentionum genera hoc interest: illud ex uerbis celeriter relatis constat; hic sententiae contrariae ex comparatione referantur oportet.» (1989:207)

⁵ «Formatur autem et uerba et sententiae paene innumerabiliter, quod satis scio notum esse uobis, sed inter conformationem uerborum et sententiarum hoc interest quod uerborum tollitur, si uerba mutaris, sententiarum permanet, quibuscumque uerbis uti uelis.» (Cicéron 1971: 83)

⁶ «In uerbis etiam illa sunt, quae aut ex immutata oratione ducuntur aut ex unius uerbi translatione

Selon Cicéron, l'ironie comme figure de mots se réduit à une antiphrase où «les mots sont inversés». Si on remplace l'adjectif «beau» par «laid», la figure disparaît. En regardant de façon comparative les exemples (1) et (2), nous avons constaté une différence en ce qui concerne l'élément susceptible d'amener le lecteur à identifier l'antiphrase et à saisir l'ironie sous-jacente. Comme nous l'avons montré ci-dessus, dans l'exemple (1) les connaissances de l'auditeur sur la mythologie grecque pouvaient le conduire à identifier l'opposition portant sur les mots «impie» et «aurait frappé». L'ironie peut tout à fait échapper à un auditeur de nos jours, ignorant la mythologie grecque. Certes, à l'époque où l'exemple a été inventé, ces connaissances mythologiques étaient bien présentes à l'esprit du producteur et du récepteur d'un tel discours, mais de nos jours il peut y avoir des cas d'échec de l'ironie sous-jacente à cet exemple tout simplement parce que l'information susceptible de déclencher l'inversion des mots est moins présente à l'esprit du locuteur.

Dans l'exemple (2) un commentaire méta-énonciatif «comme vous le savez» vient actualiser dans l'énoncé même une connaissance encyclopédique indispensable à l'identification de l'antiphrase et à la réussite de l'ironie. Cela rend évidemment l'ironie moins ambiguë et réduit considérablement le coût cognitif d'interprétation de l'énoncé. On pourrait modifier l'exemple en remplaçant le mot «laideur» par «beauté» afin de voir si cet indice méta-énonciatif garde sa valeur de déclencheur de l'ironie.

Ex.(3) Crassus plaidait devant le juge M. Perpenna en faveur d'Aculeo et contre Gratidianus, dont l'avocat L. Aelius Lamia était, comme vous le savez, d'une beauté remarquable. Celui-ci l'interrompant d'une manière fatigante: «Allons, dit Crassus, écoutons ce beau garçon.»

L'exemple (3) est encore différent des deux premiers quant à la façon dont est signalé le processus déclencheur de l'ironie. Ainsi, le commentaire «comme vous le savez» sert à communiquer au lecteur une instruction du genre: «Actualise tes connaissances sur le monde afin de vérifier si ma description est conforme à la réalité.» Il y a également un présupposé derrière l'interprétation par antiphrase de la laideur de Lamia: les canons de la beauté antique interdisaient certainement d'attribuer au personnage de l'exemple le qualificatif «beau». Un autre indice susceptible de déclencher l'identification de l'antiphrase et qui vient se rajouter au commentaire méta-énonciatif est le groupe nominal «beauté remarquable». Il s'agirait à notre avis d'une collocation du même genre que l'expression «vifs succès».

Ex. (4) Après les vifs succès commémoratifs remportés à propos de Guy Môquet ou de la Shoah, Sarkozy s'apprête à commémorer de Gaulle à tour de bras en 2008, année du cinquantenaire de la V^e République. (*Le Canard enchaîné*)

aut ex inuersione uerborum. [...] Inuertuntur autem uerba, ut Crassus, apud M. Perpernam iudicem pro Aculeone quom diceret, aderat contra Aculeonem Gratidiano L. Aelius Lamia, deformis, ut nostis; qui quom interpellaret odiose: «Audiamus, inquit, pulchellum puerum». Quom esset adrisum: «Non potui mihi, inquit lamia, formam ipse fingere; ingenium potui.» Tum hic: «Audiamus, inquit, disertum.» Multo etiam adrisum est uehementius.» (1989: 116)

Si on enlève de l'exemple (3) le commentaire «comme vous le savez», l'ironie subsiste.

Ex. (5) Crassus plaidait devant le juge M. Perperna en faveur d'Aculeo et contre Gratidianus, dont l'avocat L. Aelius Lamia était d'une beauté remarquable. Celui-ci l'interrompant d'une manière fatigante: «Allons, dit Crassus, écoutons ce beau garçon.»

Ex. (6) Crassus plaidait devant le juge M. Perperna en faveur d'Aculeo et contre Gratidianus, dont l'avocat L. Aelius Lamia était beau. Celui-ci l'interrompant d'une manière fatigante: «Allons, dit Crassus, écoutons ce beau garçon.» (non ironique pour un interprète ignorant la laideur de Lamia)

Toutes ces manipulations montrent que l'ironie peut être le résultat de la corroboration de plusieurs indices dont le statut est différent. Il peut s'agir uniquement d'indices verbaux comme les expressions en voie de lexicalisation «vifs succès», «beauté remarquable» ou d'indices méta-énonciatifs comme le commentaire «comme vous le savez» visant à faire actualiser dans l'esprit de l'interprète une information absente dans le texte. Il est donc impossible de définir l'ironie uniquement en tant qu'antiphrase, comme il est d'ailleurs impossible de la définir uniquement comme figure de pensée communiquant une attitude de raillerie de la part de l'ironiste.

Voici une dernière tentative cicéronienne de définition de l'ironie en tant que figure bivalente:

C'est une ironie spirituelle que de déguiser sa pensée, non plus en disant le contraire de ce qu'on pense, comme dans l'exemple que j'ai cité plus haut de Crassus à l'égard de Lamia, mais en s'appliquant, par une raillerie continue, dissimulée sous un ton sérieux, à dire autre chose que ce qu'on pense.⁷

Ex.(7) Telle la réponse de notre ami Scaevola à Septumuleius d'Anagni, celui à qui on avait payé au poids de l'or la tête de C. Gracchus. «Quelle idée te prend? lui dit Scaevola; tu es fou. Il y a chez nous tant de mauvais citoyens que, si tu restes à Rome, je te garantis une fortune, et magnifique en peu d'années.»

Manier l'ironie, c'est à quoi excellait Emilien, notre second Africain, suivant Fanius, qui dans ses Annales l'appelle d'un mot grec l'ironique; mais suivant ceux qui connaissent l'antiquité mieux que moi, ce fut Socrate, n'est-il pas vrai? qui l'emporta dans cet art de dissimuler sa pensée. Il y déployait plus d'agrément et de grâce que personne. Ce genre est tout à fait de bon goût; le piquant s'y joint à la gravité; il convient également à la façon de parler des orateurs et à la conversation familière des gens du monde. (Ibidem)

Avec Cicéron on voit apparaître la composante intentionnelle de l'ironie figure de pensée qui consisterait à dire «autre chose que ce qu'on pense par une raillerie continue, dissimulée sous un ton sérieux». On aurait donc une figure de mots, lorsque l'ironie porte sur un mot (antiphrase) et une figure de pensée lorsque l'ironie porte sur le discours entier et sert à prendre quelqu'un pour cible de sa raillerie. En revenant à l'exemple (3) sur Lamia qui sert à illustrer l'ironie en tant que

⁷ «Urbana etiam dissimulatio est, quom alia dicuntur ac sentias, non illo genere de quo ante dixi, quom contraria dicas, ut Lamiae Crassus, sed quom toto genere orationis seure ludas, quom aliter sentias ac loquare.» (1971: 119-120)

figure de mots, on remarque que l'ironie est là aussi intentionnelle et que la raillerie est bien perçue par Lamia qui ne manque pas de se défendre: «Je n'ai pas pu former les traits de mon visage; mais j'ai pu former mon esprit.» Et l'ironiste de continuer dans son intention railleuse: «Écoutons, donc, ce beau parleur!». Dans ce deuxième énoncé que Cicéron manque d'interpréter, l'ironie est aussi de mise. En admettant que l'ironie s'exprime à travers une antiphrase qui agit sur le qualificatif «beau», on se demande quelle interprétation nous en livrerait Cicéron? Il serait difficile d'accepter de paraphraser l'énoncé de Crassus par l'énoncé: «Écoutons, donc, ce mauvais parleur!».

2.3.. La position de Quintilien

Au premier siècle av. J.-C. on voit apparaître la distinction figure de mots / figure de pensée dans l'*Institution oratoire* de Quintilien, mais cette fois-ci le rhétoricien prend bien le soin de faire le point sur les prises de position de ses contemporains et de nous livrer une critique sur la pertinence de cette distinction.

Quelques auteurs ont pensé qu'il n'y qu'un seul genre de figure, guidés par des opinions opposées. Les uns, en effet, sous prétexte qu'un changement dans les mots comporterait un changement dans le sens, ont soutenu que toutes les figures résident dans les mots; d'autres, tenant que les mots sont adaptés aux idées, ont voulu que toutes résident dans le sens.

En effet, les mêmes choses peuvent être dites d'une façon ou d'une autre, et le sens reste identique, quoique l'expression soit changée, tandis qu'une figure de pensée peut comporter plusieurs figures de mots. L'une (figure de pensée) réside dans la conception, les autres (figures de mots) dans l'énonciation de la pensée, mais très souvent elles se combinent:

Maintenant, Dolabella, je n'ai pitié ni de toi ni de tes enfants. Car le propos qui se détourne des juges «vers Dolabella» est une figure de pensée, tandis que «maintenant» et «de tes enfants» sont des figures de mots. (Quintilien 1978: 160. Livre IX)

Même si dans un premier temps, avec un exemple très peu convainquant à l'appui, Quintilien a l'air de se ranger du côté de ses prédécesseurs en admettant qu'on peut avoir deux classes de figures, il est amené à reconnaître que les frontières en sont perméables, du moment où, très souvent, les mêmes figures se retrouvent autant dans une classe que dans l'autre. La conclusion qu'il en tire porte à croire que le débat est tranché une fois pour toutes, du moins en ce qui le concerne:

La majorité des auteurs, à ma connaissance, s'accordent pour distinguer deux sortes de figures, celles de pensée –*figura mentis, sensus* ou *sententiarum*– et celles des mots, *figura verborum, dictionis, elocutionis, sermonis* ou *orationis*; en fait le nom varie et c'est sans importance. On doit conclure que les figures comme le langage lui-même, se réalise nécessairement dans la pensée et dans les mots. (1978: 161)

La conclusion va à l'encontre de son choix final qui a été de reprendre la division des figures en deux classes dont l'ordre a été inversé par rapport à celui proposé par ses contemporains: *de figuris sententiarum* précédant *de figuris verborum*, sous prétexte qu'«il est naturel de concevoir les idées avant de les énoncer.»

La définition quintilienne de la figure comme «une forme d'expression que l'art a renouvelée» illustre une prise de position unanime des rhétoriciens sur la fonction esthétique qui lui attribuée.

Quant à la définition de l'ironie, elle est encore une fois l'occasion pour le rhétoricien d'illustrer le manque de pertinence d'une division des figures ou la nécessité d'inventer une nouvelle classe qui se situerait au point d'intersection des deux premières.

Donc l'ironie en tant que figure, ne diffère absolument pas, dans la mesure où il s'agit du genre même, de l'ironie en tant que trope (dans les deux cas, en effet, il faut entendre le contraire de ce qui se dit); quant aux espèces, si on les examine avec un peu d'attention, il est facile de saisir qu'elles diffèrent.

Tout d'abord, le trope, est plus découvert, et, quoiqu'il dise autre chose que ce qui est pensé, le sens n'est pas feint.(1978: 182)

Ex.(8) En effet, presque tout le contexte est clair, comme ce passage d'une Catilinaire, «Rejeté par lui, tu t'es transporté chez ton compagnon, un excellent homme, Métellus». En deux mots seulement [excellent homme] se trouve l'ironie; on a donc ici aussi un trope assez concis.

Au contraire, dans la forme figurée de l'ironie, toute l'intention est déguisée, le déguisement étant plus apparent qu'avoué, dans le trope, l'opposition est toute verbale; dans la figure, la pensée et parfois tout l'aspect de la cause sont en opposition avec le langage et le ton de voix adopté.⁸

Ainsi la vie entière d'un homme peut sembler n'être qu'ironie, comme celle de Socrate (qui était appelé l'ironiste, parce qu'il se présentait comme un ignorant et un admirateur des autres, considérés comme des sages); en un mot, si une métaphore continuée fait une allégorie, l'ironie figure est faite d'une série d'ironies-tropes.(1978: 183)

Valider le critère de concision de l'ironie (qui porterait sur un nombre réduit de mots) comme unique critère permettant de distinguer entre l'ironie comme figure de mots et l'ironie comme une figure de pensée pose problème à Quintilien. Il va donc poursuivre son argumentation en faveur d'une distinction en rajoutant comme deuxième argument le caractère des indices déclencheurs d'une interprétation ironique: dans le cas de l'ironie figure de mots, «l'opposition est toute verbale», dans le cas des figures de pensée, «le ton de la voix et l'aspect de la cause» en seraient les indices. Ce qui apporte un peu plus de lumière dans cette définition par rapport aux précédentes réside dans la prise en considération des indices para-verbaux (le ton de la voix) et du contexte (*causae conformatio*). Nous remarquerons que l'exemple où l'ironie porte sur le groupe nominal «un excellent homme, Métellus!» peut bel et bien faire intervenir tous ces indices: une certaine tonalité de la voix de l'ironiste associée aux connaissances que l'interprète est censé avoir au sujet de Métellus vont entrer en contradiction avec le sens axiologique positif de l'adjectif «excellent». La tâche de l'interprète est de résoudre cette contradiction tout en faisant attention aux intentions communicatives de l'ironiste. Voilà donc comment un exemple censé illustrer une figure de mots s'avère être une figure de pensée selon les critères invoqués par Quintilien.

Les exemples donnés témoignent de la diversité des indices susceptibles de signaler le phénomène de l'ironie, justifiant par cela la difficulté à la définir et encore plus à la décrire.

Ci-dessous nous avons repris les exemples d'ironie figure de pensée et les explications que donne Quintilien en marge de chaque exemple.

⁸ «At in figura totius voluntatis fictio est, apparens magis quam confessa, ut illic uerba sint uerbis diuersa, hic sensus sermoni et uoci et tota interim causae conformatio.» (Quintilien 1978: 183)

Il y a ironie quand nous avons l'air de donner un ordre ou de faire une concession:

Ex. (9) Sous le souffle des vents, va, gagne l'Italie! (1978:184)

Il y a ironie quand nous concédons à des adversaires des qualités que nous ne voulons pas leur avoir reconnues. Ce procédé a beaucoup plus d'effet quand nous possédons ces mêmes qualités, que n'a pas notre adversaire.(1978)

Ex.(10) Accuse-moi de peur, Drancès, toi dont la droite
Entassa des monceaux de Troyens immolés.

Il y a ironie quand nous feignons de confesser des fautes qui ne sont pas les nôtres ou même qui sont imputables à nos adversaires. (1978: 184)

Ex.(11) Est-ce-moi qui menai l'adultère Dardanien
Donner l'assaut à Sparte?

Ce n'est seulement aux personnes, mais aux choses que s'applique cette technique qui consiste à dire le contraire de ce que l'on veut faire comprendre. (1978: 184)

Ex.(12) Beau travail, il est vrai, pour les maîtres du Ciel!

Ô l'admirable tendresse! ô singulière bienveillance! (1978: 184)

Ces exemples ouvrent la voie à une interprétation de l'ironie en termes d'actes de langage et illustrent parfaitement l'impossibilité d'identifier toujours l'ironie à une antiphrase. En comparant les différentes définitions des figures de mots et de discours chez Cornificius, Cicéron et Quintilien, nous avons remarqué qu'en dépit de l'impossibilité à déceler des critères opératoires qui justifient une telle distinction, les rhétoriciens antiques font tous le choix d'une telle division et, en plus, ils reprennent tous l'exemple de l'ironie pour illustrer le statut bivalent de certaines figures.

L'appellation figure de pensée a été expliquée par D. Forget par le fait que «la pensée représente la mise en forme de l'idée avant l'étape de la mise en mots et la division entre les deux types de figures vient en correspondance avec la stratification rhétorique de l'*inventio* et de l'*actio*.» (Forget 2000: 25). L'auteur rejoint ainsi l'idée de Quintilien pour qui «il est naturel de concevoir les idées avant de les énoncer.»

De nos jours l'ironie suscite toujours des débats de la part des chercheurs travaillant dans le domaine des sciences humaines (littérature, esthétique, poétique, philosophie, linguistique), mais la perspective est différente. On peut comprendre que pour une discipline qui se donnait pour objectif d'enseigner l'art de bien parler en public, la perspective de la production des figures était essentielle et qu'à condition de bien appliquer les préceptes des rhétoriciens on devenait un bon rhéteur. D'emblée on voit écarté l'intérêt pour la façon dont les figures réussissent à prendre forme dans l'esprit de l'interprète.

Une vingtaine de siècles après les rhétoriciens de l'antiquité, on voit naître un intérêt de plus en plus vif pour la façon dont les figures en général, l'ironie en particulier, réussissent ou échouent, et ceci, grâce à l'élargissement de la perspective sur tous les acteurs impliqués dans l'acte d'énonciation.

3. La position des rhétoriciens modernes Dumarsais et Fontanier

Chez Dumarsais (XVIII) on retrouve une proposition de division des figures en quatre classes: *les figures de diction* portant sur les changements qui arrivent dans les lettres et les syllabes des mots, *les figures de construction* comme la syllepse, *les figures de mots* dans lesquels les mots conservent leur signification propre, comme la répétition et les figures de mots que l'on appelle *tropes*.

Ces figures sont appelées *Tropes* du grec tropos, conversio, dont la racine est trepo, verto, je tourne. Elles sont ainsi appelées, parce que, quand on prend un mot dans le sens figuré, on le tourne, pour ainsi dire, afin de lui faire signifier ce qu'il ne signifie point dans le sens propre: voiles dans le sens propre ne signifie point vaisseaux. Les voiles ne sont qu'une partie du vaisseau, cependant voiles se dit pour vaisseaux. (Dumarsais 1988:69)

L'ironie (eironeia, dissimulatio in oratione) est une figure par laquelle on veut faire entendre le contraire de ce qu'on dit: ainsi les mots dont on se sert dans l'ironie, ne sont pas pris dans le sens propre et littéral. (1988: 156)

Ex.(13) Boileau qui n'a pas rendu à Quinault toute la justice que le public lui a rendu depuis, a dit par ironie:

«Je le déclare donc, Quinault est un Virgile.»

Il voulait dire un mauvais poète. (exemple emprunté à Dumarsais)

Les idées accessoires sont d'un grand usage dans l'ironie: le ton de la voix, et plus encore la connaissance du mérite ou du démérite personnel de quelqu'un, de la façon de penser de celui qui parle, servent plus à faire connaître l'ironie que les paroles dont on se sert. (1988: 156)

Ex.(14) Un homme s'écrie, «oh le bel esprit!». Parle-t-on de Cicéron, d'Horace? Il n'y a point là d'ironie; les mots sont pris dans le sens propre. Parle-t-il de Zoïle? C'est une ironie. Ainsi l'ironie fait une satire avec les mêmes paroles dont le discours ordinaire fait un éloge. (exemple emprunté à Dumarsais)

La prise de conscience du rôle que jouent les indices para-verbaux de même que le savoir partagé des deux participants à l'acte de communication amène Dumarsais à abandonner la distinction entre l'ironie figure de mots et l'ironie figure de pensée.

En considérant incomplète la définition de l'Académie: «l'ironie est une figure par laquelle on dit le contraire de ce que l'on veut faire entendre», P. Fontanier propose une autre qui saisisse «le caractère particulier de l'ironie»:

L'ironie consiste à dire par une raillerie, ou plaisante, ou sérieuse, le contraire de ce qu'on pense, ou de ce qu'on veut faire penser. Elle semblerait appartenir plus particulièrement à la gaieté, mais la colère et le mépris l'emploient aussi quelquefois, même avec avantage; par conséquent, elle peut entrer dans le style noble et dans les sujets les plus graves. (Fontanier 1977: 145-147)

Ex. (15) Tout le monde connaît le fameux passage où Boileau pour mieux se moquer de certains écrivains de son temps, feint de les louer:

Puisque vous le voulez, je vais changer de style.

Je le déclare donc: Quinault est un Virgile;

Pradon comme un soleil en nos ans a paru;
 Pelletier écrit mieux qu'Ablancourt ni Patru;
 Sofal est le phénix des esprits relevés...

On voit déjà apparaître avec Quintilien et se poursuivre dans la rhétorique moderne une conception de l'ironie comme figure qui sert à exprimer de façon détournée (soit par le biais de l'antiphrase, soit par le ton de la voix, soit par une information que l'interprète de l'ironie est appelé à puiser dans sa compétence encyclopédique) l'attitude de son producteur, attitude qui est tantôt appelée *feintise* (Quintilien), tantôt *raillerie* (Fontanier, Dumarsais)

4. En guise de conclusion

Ce qu'on peut relever en regardant de façon comparative les positions des rhétoriciens antiques et modernes par rapport à la figure en général, à l'ironie en particulier, est le fait que la division des figures est considérée par les derniers de moins en moins pertinente. Aux rhétoriciens modernes se joignent les pragmaticiens qui entendent récupérer l'héritage rhétorique par des approches cognitives destinées à retracer le processus de décodage des figures à travers des schémas inférentiels (Searle, Austin, Sperber & Wilson) Au XX^e siècle, le débat va être recentré chez les adeptes d'une conception figurative de l'ironie (Kerbrat-Orecchioni, Perrin) autour du rapport qui s'établit entre l'antiphrase et la raillerie.

Une future recherche se proposera de prolonger la réflexion sur la façon dont les pragmaticiens contemporains se situent par rapport au phénomène de la figuralité, en général, et de l'ironie, en particulier.

Bibliographie

- Bonhomme, Marc (2005): *Pragmatique des figures du discours*. Paris: Honoré Champion.
 Cicéron, (1966): *De l'orateur* (Livre II). Paris: Les Belles Lettres.
 — (1971): *De l'orateur* (Livre III). Paris: Les Belles Lettres.
 Cornificius, (1989): *Rhétorique à Herennius*. Paris: Les Belles Lettres.
 Dumarsais, César Chesneau (1988): *Des tropes ou des différents sens*. Paris: Flammarion.
 Fontanier, Pierre (1977): *Les figures du discours*. Paris: Flammarion.
 Forget, Daniel (2000): *Figures de pensée, figures du discours*. Québec: Nota Bene.
 Kerbrat-Orecchioni, Catherine (1978): *Problèmes de l'ironie*. In: *Travaux du Centre de recherches linguistiques et sémiologiques de Lyon 2*, 10-46.
 — (1980): *L'ironie comme trope*, In: *Poétique* 41, 108-127.
 Perrin, Laurent (1996): *L'ironie mise en trope*. Paris: Kimé.
 Quintilien, (1978): *Institution oratoire* (Livre VIII-IX). Paris: Les Belles Lettres.
 Sperber, Dan / Wilson, Deirdre (1978): *Les ironies comme mentions*. In: *Poétique* 36, 399-412.
 — (1989): *La pertinence. Communication et cognition*. Paris: Minuit.